



ISSN 1866-5268

ISSN en ligne 2261-2750

Représentations linguistiques dans « Bruxelles Insurrection » de Nicolas Ancion

Alexia Jingand

Université de Strasbourg, France
alexia.jingand@gmail.com

Reçu le 04-04-2018 / Évalué le 06-05-2018 / Accepté le 08-07-2018

Résumé

Cet article cherche à mettre en lumière les représentations sociolinguistiques présentes dans la nouvelle de Nicolas Ancion, « Bruxelles Insurrection », en s'appuyant sur les travaux relatifs à la linguistique populaire et l'imaginaire linguistique. L'analyse qualitative via le logiciel Weft QDA permettra de mieux cerner les associations thématiques présentes dans la nouvelle, quelle que soit la conscience que l'auteur en ait. Centrales seront les évocations relatives à la francophonie, aux normes et aux éléments de caricature des personnages. Au terme du travail, nous espérons être en mesure d'indiquer comment l'imaginaire linguistique de la communauté francophone belge se manifeste dans un texte mettant en scène une forte insécurité linguistique.

Mots-clés : imaginaire linguistique, linguistique populaire, francophonie, insécurité linguistique

Soziolinguistische Einstellungen in „Bruxelles Insurrection“ von Nicolas Ancion

Zusammenfassung

Der Artikel setzt sich zum Ziel, die soziolinguistischen Einstellungen in der Kurzgeschichte „Bruxelles Insurrection“ von Nicolas Ancion auf der Basis von volkslinguistischen Konzepten und den Forschungen von Anne-Marie Houdebine zur „linguistischen Vorstellungswelt“ zu untersuchen. Die qualitative Analyse durch die Weft QDA Software erlaubt es, die thematischen Verbindungen in der Kurzgeschichte ans Licht zu bringen, auch wenn sie vom Autor nicht bewusst intendiert waren. Die Anspielungen auf die Frankophonie, die linguistischen Normen sowie die karikierende Element der Figuren stehen im Zentrum des Beitrags. Zu hoffen ist, dass es dieser Analyse gelingt die starke linguistische Unsicherheit spüren zu lassen, in der sich die „linguistische Vorstellungswelt“ der belgischen französisch-sprachigen Gemeinschaft bewegt.

Schlüsselwörter: Linguistische Vorstellungswelt, Folklinguistik, Frankophonie, linguistische Unsicherheit

Sociolinguistic representations in Nicolas Ancion's "Bruxelles Insurrection"

Abstract

This article attempts to highlight the sociolinguistic representations in Nicolas Ancion's short story "Bruxelles Insurrection". It is based on our work on folk linguistics and the work of Marie-Anne Houdebine on "linguistic imaginary". The qualitative analysis is executed with the help of the free access software Weft QDA. It allows uncovering conceptual links in the short story even if not deliberately intended by the author. The contribution will focus on allusions to the French-speaking community, the linguistic norms, and the caricaturing of the characters. At the end of the contribution we hope to make perceptible the "linguistic imaginary", the strong linguistic insecurity surrounding the French-speaking community.

Keywords: Linguistic imaginary, folk linguistics, French-speaking community, linguistic insecurity

Introduction

Nous souhaitons analyser les représentations linguistiques portées par un auteur liégeois, Nicolas Ancion, sur les pratiques linguistiques de la communauté belge. Né en 1971, Nicolas Ancion a publié toutes sortes d'ouvrages, des romans, des pièces de théâtre, des poèmes, des nouvelles, et il travaille également en tant que traducteur indépendant de l'anglais vers le français. Ces diverses entrées en littérature - auteur, traducteur, critique - illustrent le rapport très épilinguistique qui le lie à la langue dans toutes ses pratiques, écrites, parlées, voire dessinées - Ancion tient également un blog de critique de bande-dessinée. La traduction le pousse en effet à prendre de la distance avec sa propre langue, de même que la diversité des formats textuels implique de nouvelles normes et une connaissance précise des fonctions de chaque genre en particulier. Le fait d'adopter la forme de la nouvelle pour « Bruxelles Insurrection » donne un rythme plus rapide, une condensation dans les événements facilitant la caricature. En effet, dans une nouvelle, il faut aller à l'essentiel, esquisser de grandes lignes, et réduire notamment la complexité des personnages, comme nous l'illustrerons dans notre analyse.

Par ailleurs, la francophonie en Belgique est un thème sociolinguistique fécond, ce qui est moins le cas de l'analyse informatique des productions littéraires, dont la nouvelle va faire l'objet dans cet article. L'ambition de ce dernier est la suivante : observer dans quelle mesure « Bruxelles Insurrection » met en scène un certain nombre de représentations vis-à-vis de la langue, des pratiques langagières et des locuteurs, puis déterminer de quelle manière la nouvelle positionne la pratique du français par les Belges.

1. « Bruxelles Insurrection », éléments de contexte

Publiée en 2007, « Bruxelles Insurrection » raconte l'enlèvement à Bruxelles d'un membre de l'Académie Française, Raymond Boileau, par deux jeunes Belges, qui souhaitent, d'après les propos de Nicolas Ancion lui-même, « se venger de tout ce qu'ils ont subi au cours de leur apprentissage des règles de la langue française » (Vidal, 2009 : 3 pagination personnelle). Cette intention vengeresse met explicitement la notion d'insécurité linguistique au cœur de l'ouvrage. L'enjeu pour les deux protagonistes consiste à faire entendre les réclamations linguistiques d'un public plus vaste, aussi bien que d'un représentant direct de l'institution la plus normative du français¹.

Le recueil dont la nouvelle est issue reçut le prix Franz de Wever de l'Académie royale de langue et de littératures françaises de Belgique, institution qui correspond en ses rôles à l'Académie française. Le prix Franz de Wever, quant à lui, récompense les auteurs de moins de quarante pour un recueil de poèmes, de nouvelles - ou un essai. Sur le site internet de l'Académie, l'argumentaire du jury n'évoque cependant pas la nouvelle qui nous intéresse. Même si ce succès académique peut étonner vu la charge anti-institutionnelle que porte la nouvelle, celle-ci comporte d'autres richesses, dont des représentations linguistiques qui vont faire l'objet des développements à venir.

2. Images de différentes pratiques de la linguistique

Le playmobile² académicien

L'académicien, Raymond Boileau, est avant tout caractérisé par son rôle académique, comme le lui expliquent ses ravisseurs en lui donnant un prénom qui n'est pas le sien, qui anonymise davantage leur victime : « Tu vois Popaul [...], on t'en veut pas personnellement, on sait même pas exactement ce que t'as fait dans ta vie. [...] T'as eu le malheur de te faire ensabrer parmi les Immortels, tu sièges sous la coupole, ça suffit pour nous » (Ancion, 2007 : 65³).

Plus précisément, Raymond Boileau semble être un lexicologue, spécialiste du Littré (qu'évoque sa biographie page 55), mais aussi un spécialiste de la littérature, motif de sa venue à Bruxelles, où il devait tenir un discours sur le surréalisme en France et en Belgique. Cette accumulation des spécialités contribue à la dimension satirique de la nouvelle. Non seulement l'homme est un linguiste réputé ayant participé à l'élaboration de plusieurs dictionnaires, mais il est invité par ses pairs à débattre à propos du surréalisme, correspondant à une image d'Épinal du « linguiste professionnel », selon l'expression de Marie-Anne Paveau (Paveau, 2008 : 96)

Comme tout intellectuel tel que se le figure l'imaginaire collectif - « les académiciens, c'est tous des vieux », déclare l'un des personnages page 49 -, Raymond Boileau est très âgé. A la page 46, l'homme songe à sa dernière venue à la capitale belge : « Ils étaient jeunes alors, [...] ils étaient venus fêter leurs trente-deux ans de mariage et éviter les remous parisiens. C'était au mois de mai, en 1968 [...] ». Si le temps de la narration correspondait au temps de l'écriture, l'homme aurait entre 90 et 100 ans. Quelques évocations de son état de santé corroborent cette impression : mémoire et prostate en difficultés page 44, ouïe défaillante page 48, ... Cette accumulation des « symptômes » de la vieillesse amplifie la dimension caricaturale du personnage.

En écho au nom célèbre attribué au personnage, Boileau est l'illustration même du linguiste puriste, refusant à la langue ses évolutions, et ses contacts avec d'autres langues. Dès son arrivée à la gare, l'homme décrit la ville en ces mots :

Il y avait des annonces diffusées par haut-parleurs, en français, en anglais et en flamand, cette langue que le vieux ne supporte pas et qu'il lui faut endurer à chaque visite dans la patrie du chocolat et des moules. Heureusement, s'était-il dit, que je ne descends dans cette province qu'une fois tous les tiers de siècle. Le multilinguisme finira par venir à bout de l'Europe, il en est certain, il suffit d'attendre encore un peu. Babel construit sa tour. Les ouvriers finiront par s'arracher les outils.

Il s'y illustre la peur de l'académicien face aux divers contacts de langues dont Bruxelles est le lieu. La réprobation toute biblique de l'homme porte également sur l'Europe elle-même, incarnation de cette diversité linguistique. Par ailleurs, les expressions « patrie du chocolat et des moules » ainsi que « province » pour désigner la Belgique témoignent d'une attitude méprisante, voire d'une forme de colonialisme culturel dans les rapports entre la métropole et la capitale de cette « province ».

3. Les playmobiles linguistes militants

Les ravisseurs, quant à eux, s'opposent en tous points à l'académicien. Les deux hommes sont au chômage, et font partie d'une classe socio-culturelle tout à fait différente de leur victime. Ils sont bien plus jeunes, vraisemblablement entre 30 et 40 ans, puisque chacun a eu une expérience professionnelle : l'un travaillait « dans un hospice » (49) et l'autre était photographe (50). Leur attitude face aux pratiques langagières renvoie à ce que Marie-Anne Paveau nomme les « linguistes militants » (2008 : 97). Les locuteurs de cette catégorie sont décrits comme des « juristes dans leurs pratiques des textes et des productions orales, centrés sur la description et l'intervention », mais avec des objectifs différents de ceux des

savants : « Le savoir profane est le plus généralement un savoir pratique, un savoir « utile » aux locuteurs pour évoluer dans leur société » (2008 : 101). En effet, les deux hommes, Pierre et Manuel, revendiquent une pratique libérée du français, une « dénormalisation » de la langue, qui se présente en trois exigences :

1. *Annoncer publiquement [...] : « La langue française appartient en propre à chacun de ses usagers et [il] est de notre devoir à tous de la rendre la plus vivante possible. » (60)*

Cette première revendication vise à « rendre » la langue à ses locuteurs, et à en dessaisir les institutions normatives. Cette exigence dessine en creux l'insécurité linguistique dont les Belges sont victimes : utilisant une norme qu'ils estiment ne pas être la leur, les deux locuteurs proclament ainsi le droit pour chacun de pratiquer sa propre langue française sans distinction de l'origine géographique.

2. *Coller sur les dictionnaires, grammaires et autres manuels d'orthographe [...] : « Le contenu de cet ouvrage est purement descriptif et n'a pour but que de vous aider à mieux connaître votre langue. Il serait dangereux de considérer que ce livre détient la vérité [...]. » (61)*

De manière plus explicite, cette deuxième exigence ôte aux institutions normatives, productrices de « dictionnaires, grammaires et autres manuels d'orthographe », leur toute-puissance sur les pratiques langagières. Ici intervient le savoir pratique au bénéfice de la société évoqué par Paveau. Les ravisisseurs souhaitent faire évoluer les attitudes et libérer les locuteurs francophones non français du poids d'une francophonie uniformisée. Jean-Marie Klinkenberg perçoit dans cette tendance séculaire à l'uniformisation une construction de la voix sociale, selon laquelle « le français est un » (2002 : 22), mais qui, peu à peu, accepte les variations linguistiques en son sein.

3. *Exiger [...] l'avertissement suivant : « Attention ! Il est probable que le texte qui suit contienne des fautes d'orthographe, des entorses à la grammaire, des mots inventés, des anglicismes, des vulgarités et des libertés de tout ordre et de tout poil. Sachez que nous le faisons exprès et de manière délibérée, afin de rendre notre langue plus amusante [...] » (61)*

Ce dernier réquisitoire complète les deux précédents en proposant une nouvelle pratique langagière : il ne faut pas seulement se libérer des normes, mais les transgresser et pratiquer une langue dé-normée, pour rendre la langue « plus amusante ». Le glissement du déterminant, d'abord défini (« la langue française »), en rend la possession aux locuteurs (« votre langue »), pour finir sur une appropriation totale avec « notre langue », comme si l'expression même de ces exigences avait rendu aux locuteurs la possession de leur langue.

Mais ces trois protagonistes ne sont pas si différents, avec pour premier point commun leur sexe : pas de femme dans ce récit, seulement des hommes qui se battent pour leur vision de la langue, figuration de ce qu'Anne-Marie Houdebine appelle « l'imaginaire linguistique ». L'imaginaire linguistique, théorie élaborée vers 1975, s'intéresse au « rapport du sujet à la langue » (Houdebine, 2015 : 5). Or, l'enjeu de cette étude, à savoir déterminer le rapport des sujets que sont académicien, ravisseurs et auteur de la nouvelle à leur langue, le français, mène à une première constatation : selon l'auteur, il semblerait que le débat sur la qualité de la langue ne laisse pas de place aux personnages féminins, comme si la langue était une maîtresse exclusive. Le concept d'imaginaire linguistique complète une théorie plus ancienne, issue des Etats-Unis : la linguistique populaire. La définition de Denis Preston à ce propos est particulièrement claire : « La *folk linguistics* cherche à découvrir ce que les non-linguistes savent du langage et à en tirer des enseignements sur leur théorie linguistique folk sous-jacente. » (Preston, 2008 : 1). Autrement dit, la linguistique populaire s'inspire du rapport des locuteurs à leur langue pour étayer ses théories linguistiques, tandis que l'imaginaire linguistique analyse ce même rapport pour concevoir les représentations sociolinguistiques à l'œuvre chez les locuteurs. Mais ce sont des linguistes femmes, Houdebine, Paveau, qui interrogent ces rapports.

L'attachement des personnages à la langue française se traduit différemment. D'un côté, l'académicien propose une langue normée à l'extrême, à un tel point qu'il se met en danger de mort en corrigeant l'usage du subjonctif après « après que » chez l'un de ses ravisseurs. De l'autre, les deux Belges s'opposent farouchement à une quelconque norme, clamant, toujours par rapport au subjonctif : « Après *après que*, on met ce qu'on veut. T'as compris ? CE QU'ON VEUT ! Qui t'es toi, vieux croulant, pour décider ce qu'on met après les mots d'abord ? » (58). L'échange - si échange il peut y avoir - se poursuit sur la responsabilité du locuteur à respecter, ou non, les normes qui lui sont imposées. En se défaisant du poids de leur langue, ces « anars de la francophonie » (66) semblent vouloir opérer un renversement de ce que Bourdieu appelait le « marché linguistique », cherchant à s'extraire d'une condition dont ils ne veulent pas.

La francophonie étonne par la quantité et la diversité d'images présentes dans cette brève nouvelle, qui prennent trois formes : les institutions, la littérature, les divertissements.

La francophonie s'illustre par le pays, et la ville choisie par l'auteur : Bruxelles polyglotte et pourtant majoritairement francophone. La ville, par son statut si particulier, fait office d'arène dans laquelle les langues luttent pour y obtenir leur légitimité. Déjà dans le lieu, une tension se devine. De même, en s'intéressant aux

institutions évoquées, cette tension s'amplifie, entre institutions françaises, belges ou internationales. Par institutions, il faut comprendre organes de standardisation : l'Académie française, l'Académie Royale de langue et littérature françaises belge, ou encore le sommet des pays francophones sont évoqués dans le récit, et tous de manière péjorative.

La littérature, quant à elle, occupe une place importante dans les réflexions des deux hommes. Ils émettent par exemple l'idée d'un possible attentat au siège de Gallimard. Les productions littéraires servent également de cadre à l'action, puisque les ravisseurs vivent dans les réserves d'un bouquiniste. Un certain nombre d'auteurs et de personnages fictifs est évoqué au cours du récit, de Balzac à Dumas en passant par Fantômas.

C'est là qu'intervient un dernier avatar de la francophonie dans la nouvelle : les figures du divertissement, plus populaires, représentées dans la nouvelle par la collection Harlequin, Jean-Pierre Bellemare ou encore le feuilletoniste populaire Michel Zevaco. Des évocations sont faites des mots-croisés de George Perec et d'André Stas, deux auteurs, l'un français, l'autre belge, réputés pour leurs jeux avec la langue. La nouvelle fait également allusion aux dictées de Bernard Pivot ou aux émissions de France Culture.

Ainsi la francophonie apparaît-elle comme un ensemble de manifestations culturelles qui vont du sommet des institutions à la culture populaire, un patrimoine commun écartelé entre les livres morts promis au pilon de la réserve des bouquinistes et la créativité jouissive des jeux de mots (vulgaires) sur les « cacadémies » (69).

4. Comprendre l'imaginaire linguistique par l'informatique

L'analyse informatique de la nouvelle a d'abord nécessité la numérisation du corpus via un OCR (Optical Character Recognizer) libre d'accès, puis son étude à l'aide du logiciel d'analyse qualitative, Weft QDA, qui permet d'annoter le texte en créant ses propres catégories afin d'obtenir des statistiques sur le rôle d'une thématique et l'éventuelle présence de corrélations entre deux thèmes.

Trois catégories ont été définies selon leur présence explicite au sein de la nouvelle. Cette étude montrera plus loin que la notion d'imaginaire linguistique est plus importante dans la part analytique des résultats que dans l'obtention même de ces derniers. En effet, l'imaginaire linguistique relevant davantage d'une conscience épilinguistique que de réflexions métalinguistiques, il est moins aisé d'annoter des extraits précis de ces réflexions. Les trois catégories ont été précisées comme ci-dessous :

Catégories	Les protagonistes et leur pays	L'insécurité linguistique	La linguistique populaire
Codes	<ul style="list-style-type: none"> • L'académicien, l'Académie, la France • Les terroristes, les francophones, et la Belgique • Bruxelles 	<ul style="list-style-type: none"> • Jugements extérieurs négatifs • Dimension socioculturelle • Rapport France / Belgique • La francophonie • Les normes • Revendications 	<ul style="list-style-type: none"> • Représentations sociolinguistiques • Images de la littérature • Ce qu'est la langue

Cette division en codes et en sous-codes, selon la nomenclature du logiciel, permet de couvrir l'ensemble des éléments relatifs à la langue dans la nouvelle, qu'il s'agisse de réflexions métalinguistiques propres au locuteur ou de remarques sur la littérature.

L'annotation de l'intégralité du texte fournit d'abord des statistiques sur les éléments les plus présents dans la nouvelle sous la forme d'un tableau :

Code	Count	% Codes
L'académicien, l'Académie, la France	46	20,50%
Représentations sociolinguistiques	26	11,60%
Les terroristes, francophones, et la Belgique	25	11,20%
La francophonie	20	8,90%
Rapport France / Belgique	19	8,50%
Revendications	15	6,70%
Les normes	15	6,70%
Ce qu'est la langue	14	6,30%
Jugements extérieurs négatifs	14	6,30%
Bruxelles	13	5,80%
Images de la littérature	10	4,50%
Dimension socioculturelle	7	3,10%
Total	224	100,10%

Au premier regard, nous constatons la présence disproportionnée du code « L'académicien, l'Académie, la France » par rapport aux autres codes. Le décalage entre ce code et les autres s'explique par le point de vue de la nouvelle, à savoir celui des deux militants de la langue : leur victime est donc plus souvent décrite que les autres codes. Mais aussi, puisqu'il est au centre de leur préoccupation, nombreuses sont les occurrences où l'Académicien, l'Académie, et la France font l'objet de commentaires, revendications - ou actions.

La faible présence des codes « ce qu’est la langue », « normes » ou « revendications » peut étonner. Les thèmes qu’ils recouvrent sont peut-être au cœur de l’intrigue, mais n’apparaissent que ponctuellement de façon explicite : les représentations sociolinguistiques véhiculées par le récit sont plus importantes, bien qu’elles ne soient pas verbalisées. Nous avons codé le texte pour chaque idée suggérant une perception de la langue ou des locuteurs, incarnant un « rapport du sujet à la langue » (Houdebine, 2015 : 5). Les remarques sur l’âge des membres de l’Académie Française, sur le respect des normes, ou encore sur l’absence de l’argot dans un dictionnaire non spécialisé, apparaissent donc dans le code « représentations sociolinguistiques ».

Les co-occurrences sont particulièrement intéressantes à étudier. S’il est aisé de trouver à la première lecture les thématiques principales de la nouvelle, la manière dont se croisent certains codes est en effet révélatrice de représentations sociolinguistiques qui ne sont pas toujours conscientes chez l’auteur. Afin de découvrir les associations formulées par Nicolas Ancion entre intrigue et personnages d’un côté, images de la langue de l’autre, les co-occurrences des codes sur les protagonistes (« académicien » et « terroristes ») et sur deux thèmes fondamentaux dans la nouvelle, les « revendications » et les « normes » sont recensées, même s’ils ne sont pas majoritaires en nombre d’occurrences. Pour plus de pertinence, seuls sont conservés les quatre premiers codes par ordre croissant de co-occurrences.

Le premier code, « l’académicien, l’Académie et la France » est associé aux résultats suivants :

CIBLE	CODE	COOCCURRE
L’académicien, l’Académie, la France	Rapport France / Belgique	10
	Jugements extérieurs négatifs	6
	Ce qu’est la langue	6
	Les normes	5

Le plus souvent, le code est associé à celui sur les rapports entre la France et la Belgique. Outre la présence de la France dans les deux codes, c’est parce que l’académicien a été enlevé pour ce qu’il représente, et non qui il est, que le thème se retrouve dans les deux codes. Et les ravisseurs de le lui rappeler : « C’est pour ça qu’on t’appelle Paul. Parce qu’après tout, on s’en fout de qui tu es en réalité. Ce qui nous intéresse, c’est ce que tu représentes. » (53-54).

Les autres principales occurrences révèlent que le personnage et ce qu’il figure sont porteurs de normes, et donc de jugements. Or, c’est surtout à travers la norme que l’insécurité linguistique est produite : André Bénit, dans un article consacré à l’insécurité linguistique des francophones belges, va jusqu’à évoquer la « dictature de la norme parisienne » (2000 : 127). Il cite ensuite Jean-Marie Klinkenberg, qui explique :

Cette norme qui nous persuade qu'il y a une langue qui se nomme le français, et qui nous fait oublier que ce sont des français, que nous manipulons quotidiennement. Dans ces variétés, il en est de légitimes et d'illégitimes. (Klinkenberg cité par Bénit, 2000 : 127).

Raymond Boileau, l'Académie dont il est membre, et la France dont il est citoyen, plongent les francophones vivant hors de France dans une situation d'illégitimité, en jugeant, corrigeant « la faute », situation douloureusement vécue par les deux ravisseurs. Cette intolérance aux normes imposées comme une sanction s'exprime par des métaphores relevant de la douleur physique : « Chaque volée d'escalier me restait en travers des mollets, pire que les subjonctifs des verbes en -oir et les *Fables* de la Fontaine quand j'étais môme. » (Ancion, 2077 : 52).

Le code « les terroristes, francophones et la Belgique » mène justement aux résultats suivants :

CIBLE	CODE	COOCCURRE
Les terroristes, francophones, et la Belgique	La francophonie	5
	Représentations sociolinguistiques	4
	Ce qu'est la langue	3
	Bruxelles	2

Sans surprise, le premier code auquel ils sont associés est la francophonie : c'est par leur langue qu'ils sont caractérisés puisque c'est en raison de leurs pratiques langagières qu'ils agissent dans la nouvelle. Nous pourrions nous étonner de ne pas retrouver le code « Revendications » ici : mais les extraits n'ont été sélectionnés que lorsqu'ils évoquaient explicitement le code en question. Or, les ravisseurs revendiquent, mais ne *sont* pas les revendications. A l'inverse, ils sont bien francophones, porteurs de représentations sociolinguistiques. Ne se sentant pas légitimes dans la pratique d'une langue non ressentie comme propre, ce sont justement les pays francophones qui produisent le plus d'ouvrages normatifs, et donc définitoires. Jean-Marie Klinkenberg observe dans cette propension au discours normatif un effet de l'insécurité linguistique, une recherche de la légitimation des pratiques langagières (Klinkenberg, 2002 : 23).

Concernant le code « Revendications », les cooccurrences sont plus rares et se présentent ainsi :

CIBLE	CODE	COOCCURRE
Revendications	La francophonie	7
	Les normes	4
	Les terroristes, francophones, et la Belgique	5
	Dimension socioculturelle	3

Une fois de plus et sans surprise, c'est la francophonie qui apparaît en première place : les revendications portent sur les pratiques du français et les normes. Les premiers résultats - « francophonie », « normes » et « terroristes » - sont en parfaite adéquation avec les observations précédentes. En revanche, la dimension socioculturelle n'était pas nécessairement attendue au cœur des revendications des ravisseurs. Apparaît ici un indice de l'imaginaire linguistique partagé par les ravisseurs, mais plus probablement encore par l'écrivain : langue, culture et société seraient perçues comme irrémédiablement liées, et si l'on revendique une évolution linguistique, c'est que l'on revendique un changement culturel et social. En témoigne cet exemple d'extrait que l'on a attribué aux deux codes : « De quel droit, au nom de quel pouvoir, une poignée de ploucs décideraient-ils pour moi de ce qui est faux dans ma langue et de ce qui est bon dans ma littérature ? On n'est plus sous l'Ancien Régime [...]. » (67). Dans cette phrase, l'un des ravisseurs exprime à la fois sa volonté de s'exprimer comme il le souhaite, mais aussi de choisir quelle est la « bonne » ou la « mauvaise » littérature. Enfin, il s'insurge, comparant le pouvoir normatif de la France au pouvoir arbitraire et tout-puissant qu'elle exerçait sous l'Ancien Régime, non seulement en matière de langue, mais également en matière de société, culture, politique, ... L'expression utilisée par André Bénit de « dictature de la norme parisienne » prend ici tout son sens et l'on comprend dans quelle mesure ces éléments - langue, culture, société - s'imbriquent en une formation identitaire dans l'esprit des locuteurs.

Enfin, intéressons-nous au code « norme », notion omniprésente bien qu'en filigrane, et aux associations dont la norme fait l'objet. Voici les résultats obtenus avec Weft QDA :

CIBLE	CODE	COOCCURRE	NE PAS
Les normes	Rapport France / Belgique	7	12
Les normes	Jugements extérieurs négatif	4	9
Les normes	Ce qu'est la langue	4	10
Les normes	Représentations sociolinguistiques (clichés)	4	20
Les normes	L'académicien, l'Académie, la France	5	37
Les normes	La francophonie	2	17
Les normes	Images de la littérature	1	9
Les normes	Les terroristes, francophones, et la Belgique	1	24

Les principales associations à ce code correspondent à l'insécurité linguistique et à l'imaginaire linguistique exprimés par l'auteur et les personnages belges : les normes sont produites par la France, son Académie Française et ses représentants, qui portent des jugements péjoratifs sur les pratiques francophones belges. La norme participe à une définition de la langue et joue un rôle certain au cœur de la francophonie, quoi que peu développé ici (seulement deux occurrences). Il est intéressant de constater le rapprochement entre normes et représentations socio-linguistiques. Souvent, la langue normée à l'extrême fait l'objet de métaphores tyranniques ou militaires. Pour les premières, ajoutons à l'évocation de l'Ancien Régime la dernière tirade de l'un des ravisseurs :

France de merde, Hexagone étriqué, qui t'a jamais autorisé à asseoir ton gros cul sur le trône de la langue française ? Qui t'a donné le pouvoir sur tous les francophones de la planète, à toi vieille garce qui conserve ta langue comme on embaume un mort ? (73).

La dimension militaire, elle aussi très importante, utilise les champs lexicaux d'une discipline et d'une obéissance communes à l'armée et à la langue. L'un des exemples les plus pertinents est sans doute cette remarque : « Depuis toujours, on t'a appris à respecter les règlements, à saluer les drapeaux, à accorder les participes passés et à connaître les grades. » (59). Cette phrase, qui semble s'adresser davantage à la rigueur militaire que linguistique, intervient lors de la dispute sur le subjonctif et sert d'argument dans la première tirade des protagonistes pour revendiquer de nouvelles pratiques de transgression langagière, qui pourraient relever d'une forme de décolonisation linguistique.

Conclusion

« Bruxelles Insurrection » permet donc la mise en scène d'un complexe d'insécurité linguistique important au sein de la communauté belge francophone. Cette insécurité se manifeste aussi bien sur un plan physique (torture de l'Académicien, métaphores violentes) que conceptuel (revendications sur les normes à adopter) et est omniprésente dans la prise de parole des deux citoyens belges. L'imaginaire linguistique des Belges francophones, dans cette nouvelle, s'incarne sous diverses formes, parmi lesquelles :

- Le décalage total des académiciens avec la population (âge, classe socio-culturelle, préoccupations, ...),
- La diversité des formes que prend la francophonie (institutions, littérature, divertissements, ...),
- Le poids des normes vécu par les francophones comme un pouvoir arbitraire et tout-puissant qui délégitime la pratique d'une autre variété linguistique (métaphores du pouvoir absolu, du monde militaire).

Or le prix décerné par l'Académie de Belgique à ce recueil suggère que les représentations changent, si ce n'est celles des citoyens, du moins celles des académiciens. Déjà Klinkenberg argumentait pour une ouverture vers une conception « polynomique du français » (2002 : 24), confirmée dans la nouvelle par les intentions des ravisseurs. Ceux-ci soulignent l'existence de plusieurs variétés de français en rectifiant, page 66, leur évocation d'une seule langue française : « Notre langue et notre littérature, nos langues et nos littératures, nous allons les partager ». La nouvelle, par sa thématique métalinguistique, le choc de la rencontre entre deux types de personnages très profilés, antagonistes et irréconciliables, traduit sur un mode playmobile, (grossi, mais non réaliste), les préoccupations de toute une communauté linguistique. En ce sens, la littérature constitue un excellent matériau pour des considérations de linguistique populaire, en révélant des éléments d'identité linguistique aussi pertinents dans la fiction romanesque que dans la réalité sociolinguistique.

Bibliographie

- Ancion, N. 2007. *Nous sommes tous des playmobiles*. Bruxelles : Espace Nord.
- Bénil, A. 2000. « L'insécurité linguistique des francophones périphériques : le cas de la Belgique ». Luz Casal Silva *et alii*. *La Linguistica francesa en España camino del siglo XXI*, p. 125-140.
- Bourdieu, P. 1982. *Ce que parler veut dire, l'économie des échanges linguistique*, Paris : Fayard.
- Houdebine, A.M. 2015. « De l'imaginaire linguistique à l'imaginaire culturel ». *La Linguistique*, n° 51, p. 3-40.
- Klinkenberg, J.M. 2002. « La légitimation de la variation linguistique ». *L'Information grammaticale*, n° 94, p. 22-26.
- Paveau, M.A. 2008. « Les non-linguistes font-ils de la linguistique ? ». *Pratiques*, n° 139-140, p. 93-109. Url : <http://pratiques.revues.org/1200> [Consulté le : 11/12/2017]
- Preston, D. 2008. « Qu'est-ce que la linguistique populaire ? Une question d'importance ». *Pratiques*, n° 139-140, p. 1-24.
- Vidal, N. 2009. « Interview : Nicolas Ancion ». *BSC news*. Url : <https://bscnews.fr/20090401332/Decouvertes/nicolas-ancion.html> [Consulté le : 11/12/2017]

Notes

1. Il suffit de voir l'attitude des membres de l'Académie française face aux évolutions de la langue contemporaine, comme ce fut le cas avec le communiqué sur l'écriture inclusive le 26 octobre 2017, dans laquelle ils percevaient un « péril mortel » (Url : <http://academie-francaise.fr/actualites/declaration-de-lacademie-francaise-sur-lecriture-dite-inclusive> [Consulté le : 8/12/2017]).
2. Le recueil, intitulé « Nous sommes tous des playmobiles » présente des personnages stéréotypés dans leurs rôles sociaux.
3. A partir de cette note, les référencement à la nouvelle n'indiqueront que la page.